

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Complots

En parcourant internet, on trouve pas mal de sites «de réinformation» qui dénoncent des complots de toute nature et de toute origine, judéo-maçonniques, poutiniens, étatsuniens, militaro-industriels, marxistes, religieux, fascistes, sanitaires, numériques ou simplement criminels. On peut en sourire, mais dénoncer automatiquement la paranoïa «complotiste» de tous ces sites est un peu facile. Car des complots pour acquérir plus de pouvoir, d'influence ou d'argent, pour répandre une idéologie ou une religion, pour faire élire un candidat plutôt qu'un autre, il y en a toujours eu et il y en aura toujours. Les dénoncer ne fait pas de vous un complotiste, tout au plus un «lanceur d'alerte» ou un farfelu.

En France, le terme de «complotiste» est même devenu un «élément de langage», auquel le communicateur officiel recourt automatiquement pour discréditer n'importe qui a le malheur de mettre en question l'une ou l'autre affirmation gouvernementale.

Le vrai complotisme, c'est tout autre chose. Ce que le vrai complotiste

voit, c'est le complot, mondial, unique et parfait. Ce complot peut être ourdi par une personne, de préférence milliardaire, mais c'est mieux si l'on peut dénoncer une oligarchie d'initiés qui se cooptent, assurant ainsi le caractère durable de leur malversation.

Les chefs du complot sont, à leur manière, parfaits. Ils font preuve d'une lucidité totale, d'une maîtrise absolue et d'une fidélité sans faille, tant à leurs visées malveillantes qu'à leurs complices. Ils font du monde entier un théâtre de marionnettes dans lequel il n'y a ni surprises, ni coïncidences, ni hasard. Tout est prévu et se déroule comme prévu.

Symétriquement, le complotiste sait tout des comploteurs, et nous le fait longuement savoir. Son argumentation est intarissable. Il connaît leurs noms et le détail de leurs forfaits, les dates et les lieux, les indices et les preuves. Il sait que leur but est d'exercer un pouvoir illimité sur la Terre entière. Il répond instantanément et exhaustivement à tous les doutes, objections et réfutations. Car «tout est parfaitement documenté», même si la presse aveugle ou muette,

c'est-à-dire sottise ou complice, n'en souffle mot. Il reçoit comme allant de soi les rumeurs et les soupçons les plus invraisemblables. Toute nouvelle pièce, même si la source est inconnue ou peu fiable, est soigneusement versée au dossier. Il juge éminents les chercheurs, scientifiques, historiens, journalistes, écrivains, qui vont dans son sens, et rejette les autres, médiocres, ignares, couards et vendus, dans les ténèbres du dehors.

Il n'y a ni ombre ni incertitude dans l'esprit du complotiste. Il se sert d'une logique jusqu'aboutiste, une sorte de superlogique à la lumière de laquelle le monde concret prend la netteté absolue et définitive d'une abstraction mathématique. Cette perfection même laisse songeur, car les réalités existantes ne sont jamais aussi claires, évidentes et univoques que les machinations occultes qu'il nous révèle.

Même s'il la formule en termes de géopolitique, l'accusation du complotiste est d'abord métaphysique. Ce qu'il voit et dénonce à travers les comploteurs, c'est le complot éternel du mal contre le bien, de

la terre contre le ciel, de la matière contre l'esprit, dans la perspective manichéenne d'une égalité des deux principes.

Là gît, soit dit en passant, la faiblesse philosophique de sa position, car le mal n'est pas l'inverse symétrique du bien. Le mal n'est pas un autre ordre, mais un désordre, un manque d'être. Il est nécessairement inefficace à la longue et s'épuise dans la durée.

On nous fait remarquer qu'il est tout de même étonnant que toutes les influences subies par la Suisse poussent dans le même sens. C'est indéniable: qu'elles proviennent des Etats-Unis, de l'Union européenne, des multinationales bancaires, informatiques ou pharmaceutiques, des «GAFA», des ONG de tout genre ou des réseaux de l'Open Society de M. George Soros, toutes les pressions extérieures nous poussent à l'abaissement puis à la suppression des frontières, à l'alignement de la Confédération et des cantons sur les tendances sociétales les plus égalitaires, à la réforme continue de l'enseignement, à l'extension illimitée du mariage, en même temps qu'à sa suppression, à la libéralisation progressive de la drogue et à la censure médiatique. Aux yeux du complotiste lambda, cette convergence accrédite la thèse d'un complot unique, pieuvre déployant simultanément ses tentacules dans toutes les directions.

Nous y voyons plutôt le reflux général d'une civilisation en bout de course, un vide qui crée un appel d'air et suscite les intrusions allogènes. Dans cette perspective, l'éventuel complot n'est pas la cause première de notre affaiblissement, mais l'un de ses effets, au mieux, une cause seconde. Politiquement, se focaliser obsessionnellement sur cette cause seconde détourne notre attention non seulement de l'essentiel, mais aussi de ce qu'il est encore possible de faire.

Olivier Delacrétaz

1917

Le film de Sam Mendes a reçu un accueil enthousiaste, tant de la critique que du public. Sa persistance dans les salles obscures en fait un véritable phénomène de société. Le scénario est très simple: deux soldats britanniques sont chargés de transmettre, au-delà des lignes ennemies, un message de la plus haute importance à un autre régiment, afin d'arrêter une assaut qui s'annonce comme un piège meurtrier. L'enjeu de la mission est le salut de 1600 vies, dont le frère d'un des émissaires.

Le succès de cette superproduction tient à la reconstitution méticuleuse du théâtre des opérations, à l'excellence des acteurs, à une bande-son très efficace. Plusieurs images sont saisissantes: les ruines d'un village dans la nuit, éclairées *a giorno* par la froide lumière des projecteurs et l'incendie de l'église, dégagent une poésie certaine. Ce qui a surtout suscité l'admiration des commentateurs, c'est de parvenir à donner l'illusion que le déroulement de l'histoire est composé de deux grands plans séquences. Ainsi, grâce à une caméra très mobile, le spectateur est immergé dans des péripéties qu'il a l'illusion de partager en temps réel avec les acteurs. La progression linéaire, un peu académique, ménage habilement

l'alternance de l'action et de la détente. Tout est donc bien calibré pour embarquer le spectateur qui sort généralement secoué après deux heures de projection.

Pourtant le film est grevé de fâcheuses faiblesses. On croise quatre Allemands: un assassin, un franc-tireur, un ivrogne, un parjure. Du côté anglais, tout n'est que magnanimité, courage, sens de l'honneur et du sacrifice. L'aventure particulière de deux guerriers intrépides sert à renforcer une mythologie malsaine: la lutte de la civilisation contre la barbarie. Un siècle après les événements, oser un pareil manichéisme revanche ne manque pas d'aplomb.

L'intrigue est truffée d'invraisemblances. A-t-on besoin d'eau? Un puits se trouve à dix pas de la scène. Le message crucial et quelques photos de famille, logés dans une boîte à cigares, ressortent secs et immaculés après une immersion longue et tumultueuse dans une rivière. Le déclenchement d'un piège, au fond d'une tranchée ennemie abandonnée, ne saurait être confié à la maladresse de nos héros (deux fois septante-cinq kilos), mais à la présence inopportune d'un rat d'une livre. La suite est grotesque: un des soldats, enseveli sous les décombres, se tire d'affaire

sans une égratignure, avec un peu de poudre aux yeux (métaphore de celle qu'on envoie aux spectateurs?). La sortie du labyrinthe nous sert sur un plateau tous les clichés du genre, avec l'effondrement progressif de la galerie derrière les fuyitifs, la faille qu'il faut sauter, le fort qui doit guider et presser le faible aveuglé par la poussière.

Dès cet épisode, situé au premier tiers, l'intrigue s'oriente résolument vers le film d'aventure. Les scènes mouvementées sont systématiquement traitées à la manière d'un jeu vidéo où le héros, dansant à travers les balles, ou échappant à une noyade certaine, semble ne jamais devoir épuiser ses vies. Ces lieux communs romanesques, on les admet volontiers dans un James Bond, mais pas dans un film à prétention historique, très documenté et fondé en partie sur les souvenirs de guerre du grand-père du réalisateur. L'oscillation permanente entre la rigueur de la reconstitution et les extravagances du scénario créent un malaise incoercible. Comme tout finit par sonner faux, ce film très spectaculaire ne dégage aucune émotion vraie. Un bon film d'aventure, peut-être; certainement pas un grand film de guerre.

Jean-Blaise Rochat

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Noire lumière de la Syrie

Penser à la Syrie, transit superbe et tragique dans l'enchaînement des civilisations. Verrons-nous quelque chose de son esprit survivre aux violences? Je me remémore Tartous, île des Phéniciens, inventeurs de l'alphabet, aujourd'hui base russe (investissement d'un demi-milliard de francs). J'ai roulé naguère jusqu'à Palmyre, à l'Est, où les Romains dressèrent leurs temples les plus lointains dans les déserts d'Asie. Leurs colonnades, lit-on, ne sont plus que moignons après une brève annexion armée par un pseudo califat mis en déroute. Dans l'oasis, j'avais vu un pharmacien prier paisiblement sur un petit tapis dans sa boutique avant de me vendre une brosse à dents. Je partis de là avec un chauffeur vers Rakka, pour nager dans l'Euphrate. En route dans la caillasse, il me fit manger seul dans une tente de Bédouins mais, pour cause de ramadan, jeûna et ne but rien, de l'aube au soir au volant. Compagnon d'un jour dans ce pays que l'on put jusqu'en 2011 traverser librement pour quêter entre la Méditerranée et l'Irak certaines racines de nous-mêmes. Enchevêtrement des religions et des peuples. Mais voici qu'au cours des dix dernières années, plus d'un tiers des 20 millions de Syriens ont perdu leur maison, leur famille ou leur vie. Ruines partout. «L'abomination de la désolation», disaient au VI^e siècle av. J.C. les survivants juifs déportés de Judée à Babylone. Un millénaire et demi plus tard les Syriens ont dû fuir sous les bombes et s'exiler. Voici les foules migrantes d'un pays où, tout au long des temps, l'on avait pratiqué par ailleurs l'art de voisiner entre ethnies et religions. A nouveau, les périodes de redoux et de commerce, les pics de réalisations humaines ou la simple et touchante hospitalité quotidienne, ont viré en massacres.

Le sort de la Syrie ne se décide plus à Londres, ni à Paris, ni même à Washington, mais, aujourd'hui, dans une nouvelle séquence historique, par un bras de fer entre Moscou et Ankara, la Chine au balcon, mais toujours sous la poigne d'un clan d'alaouites, chiites, d'un schisme d'islam propre à la région de Lattaquié et protégé par l'Iran. Indéboulonné, le président Bachar al-Assad. Il est le fils du président Hafir al-Hassad qui un jour fit raser par mise en garde tout un quartier de Homs. Oubliez les complaisances passées de la famille, au pouvoir depuis un demi siècle, envers certaines minorités, grecques, arméniennes ou autres chrétiens incluant beaucoup d'arabes, ou chantant encore les psaumes dans la langue araméenne de Jésus. Ou kurdes qui rêvaient

pourtant il y a quelques mois de consolider une région à eux, voire un Etat, sur le haut cours de l'Euphrate.

Erdogan et Poutine partagent la jouissance de voir la volonté politique des Occidentaux s'effondrer. Ils observent l'isolement des Kurdes, ces sunnites dont les pratiques, à l'égard des femmes plaisent à l'Occident. Mais par leurs guerres d'Irak, les Américains ont ouvert cet ancien espace hachémite à l'influence des chiites, au Sud, et derrière eux à l'Iran des ayatollahs. En revanche, dans le Nord de la région, le Kurdistan sunnite s'est bel et bien autonomisé en force militaire et comme Etat non reconnu. On a même pu croire qu'il dominerait le territoire syrien autour de Rakka, le long de la Turquie. Mais jamais Ankara, ni Damas évidemment, ne pourraient le tolérer, et même Trump devra ménager son allié de l'OTAN.

Ainsi évolue sous nos yeux la topologie combinatoire quadrimillénaire des ethnies, des langues, et le découpage des camps entre les religions monothéistes. Lausanne y fut historiquement impliquée en 1923, ville où fut conclu le Traité qui régla, sur le papier tout au moins, un échange de population entre Grecs et Turcs. L'un des effets personnels de cette diplomatie fut qu'un médecin kurde habitant la Turquie dut s'exiler à Damas et l'un de ses fils, Nourredine Zaza, fut cet ami, habitant Bussigny, décédé en 1988, qui parmi nous parlait turc, arabe, français, anglais, et devint un champion influent, révéralé jusqu'à ce jour, de la langue et de la cause kurdes. Il fut emprisonné à Damas quand Nasser fusionna brièvement la Syrie et l'Egypte en 1956. Puis Zaza passa des menottes au coude à coude. Un apaisement, quelque temps, d'Alep à Beyrouth, permit à nouveau l'amitié civilisée entre les peuples et la défense publique du droit d'être soi-même, kurde ou grec ou arménien ou druze et j'en passe. On repère aussi l'espèce menacée des sages du Moyen Orient. Mes souvenirs de reporter à la Guerre des six jours me rappellent Moshe Dayan, le bouillant conquérant du centre historique de Jérusalem, général juif parlant parfaitement l'arabe. A l'instant où il vainquit l'armée de Jordanie et put accéder au Mont du temple, il s'opposa sèchement au rabbin Goren, le fondamentaliste qui le poussait à dynamiter dans la foulée la mosquée sacrée des musulmans. Jérusalem, déclara-t-il, est fondamental pour

les trois religions, judaïque, chrétienne, islamique. «Nous ne sommes pas venus conquérir les Lieux Saints des autres.» C'était en 1967.

Ceux qui se rendaient en Syrie, jusqu'en 2011, s'attachaient à elle et sont aujourd'hui atteints par ses malheurs. Nous nous sentons personnellement trahis dans ce que nous avons reçu des trois religions en patrimoine commun. Certes on a vu monter l'islamisme. On était saturé, dans les pays arabes, jusque dans les bus, de films anti-israéliens, mais on ne sentait pas d'oppression dans la vie quotidienne à Damas ou Alep au commerce actif. On pouvait y vivre heureux. Les archéologues venus d'Occident, les étudiants de la

langue arabe, les spécialistes de l'architecture des Croisés, les ingénieurs en ressources hydriques inquiets pour le sort du Jourdain ou de la Mésopotamie, laissaient leur séjour s'imprégner d'une très vieille culture de hammam, de gastronomies partagées, d'échanges amicaux et de cohabitation. Pour suivre de nouveaux courants littéraires arabes, certains textes contestés étaient il est vrai renvoyés pour publication à des revues du Liban voisin. Dans le grand souk central de Damas, les chrétiens sur la trace de saint Paul retrouvaient la Rue Droite, mentionnée dans la Bible, peu changée après 2000 ans, parallèle à l'enceinte de la ville, où l'apôtre arrivé par le plateau de Golan, lieu probable de sa conversion, eut son premier rendez-vous fraternel avec ceux qu'il venait pourchasser.

Bertil Galland

Casse-pipe de Louis-Ferdinand Céline

Casse-pipe est un fragment de roman. Conçu comme le second volet d'une trilogie comportant aussi *Mort à crédit* et *Guignol's Band*, Céline en aurait commencé sa rédaction à partir de 1934. L'écrivain a toujours proclamé que le manuscrit avait été détruit en 1944 lors de l'occupation de son appartement parisien. Sous la forme publiée en 1949, le texte paraît en effet incomplet, mais néanmoins très achevé quant à la forme.

Le roman raconte la première journée du soldat Ferdinand dans le 17^e régiment de cavalerie lourde. «La bleusaille» se retrouve immédiatement entraînée dans une folle nuit de déroute. La patrouille dans laquelle il est incorporé a pour mission de relever les factionnaires à la poudrière. Or nul ne se souvient plus du mot de passe. Sans ce mot, pas de relève. On risque même de se faire descendre. Que faire? C'est la confusion et le début d'une aventure à l'envers, au plus mal. «Ça bourlinguait d'un mur à l'autre à travers la nuit, l'averse, toutes ces vociférations...» Menée par des gradés en délire d'humiliation, qui ne maîtrisent absolument rien, la troupe subit d'incessantes volées de bois vert. «La bleusaille» en particulier. Le dénommé l'Arcille, garde-écurie de son état, personnage particulièrement malsain et si terrifiant qu'on dirait qu'il sort tout droit d'un conte de Perrault, prédit l'avenir en des termes fort réjouissants: «Il est fin perdu, l'empaf-fé! Jamais qu'il retrouvera la cadence! Jamais! Ils vont le tuer, le sacré outil! Ah! L'a une gueule de raie d'abord! L'a déjà fini son temps! Je le vois bien mort moi, votre macaque! Je le vois tout froid... l'a la tête!»

On n'est pas dans un roman réaliste. Les personnages de Céline sont tous détraqués, délirants, déments. Personne ne parle jamais et n'a jamais parlé comme les personnages de Céline. C'est une langue inventée, donc un langage à part entière, grossier, plein d'invectives et d'allusions sexuelles, violent et scatologique, qui, par l'excès, par la déformation grotesque de la réalité, prête à rire. Le propre de Céline, son génie, si j'ose dire, consiste à

nous faire rire sans pour autant cesser de nous mettre mal à l'aise de sorte que son rire ne manque jamais de nous prendre à la gorge.

Une caserne, la nuit. Unité de lieu et de temps. *Casse-pipe* est essentiellement divisé en trois scènes qui sont comme trois tableaux, à savoir le poste de la caserne, sa cour intérieure et l'écurie. Ce sont des tableaux, une suite de tableaux. Ils ont tous le même thème: l'homme terrorisé par d'autres hommes. On n'est pourtant pas dans un univers tragique. La tragédie au sens ancien et premier du mot est un enchaînement de faits et d'actes qui mène à une fin inéluctable et fatale. Elle a un point de départ, une évolution, c'est-à-dire un développement narratif, et un point final, différent de la situation initiale. La tragédie aboutit toujours à un point différent du début. A la fin, tout est transformé. Chez Céline, on est dans une autre configuration. A la limite, on ne peut même pas dire qu'il y a une intrigue, car à la fin, tout est identique à la situation initiale. C'est qu'il peint un état de choses qui ne change pas, mais s'aggrave. On est plus proche de Rabelais que de Racine. C'est comme la description d'un tableau. Dans ce tableau, il y a la vie, mais il n'y a pas d'évolution. Céline creuse un état de choses, il le peint dans tous les détails, même les plus infimes, un peu comme un tableau de Breughel, mais sans jamais donner un sens, et encore moins une issue à ce qui est de toute façon pour lui, et dès le début, fatal et inéluctable.

Malgré le portrait désolant qu'il donne ici de l'armée, il ne faut voir chez Céline nul esprit de pacifisme. Comme tout homme doté d'un minimum de bon sens, il déteste la guerre. D'autant plus qu'il l'a subie par deux fois. Il déteste la guerre, mais ne se trompe pas sur sa nature. Il sait parfaitement qu'elle fait partie de l'être humain, qu'elle est souvent inévitable, et même parfois nécessaire. Ce n'est pas la guerre qui est ici visée, ni la vie militaire et l'armée, mais la folie humaine, sa bêtise et son inefficacité face à ses propres vices.

Lars Klawonn

Programme des Entretiens du mercredi

Le programme des Entretiens du mercredi continue.
Nous nous réjouissons vous y retrouver!

Prochains rendez-vous:

- 4 mars :** **La politique de mobilité en ville de Lausanne,** avec M. Philipp Stauber.
- 11 mars :** **Sécurité et numérisation,** avec M. Lionel Hort.
- 18 mars :** **L'usage des ressources d'énergies «vertes»,** avec M. Guillaume Gros.

Place du Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

Des canons pour tuer des mouches ?

Le conseiller aux Etats valaisan Beat Rieder souhaite interdire que les parlementaires fédéraux bénéficient de mandats rémunérés en lien avec les commissions thématiques (politique extérieure, sécurité sociale et santé publique, économie et redevances, etc.) ; il y en a neuf) où ils siègent. Il entend ainsi lutter contre la pratique de certaines entreprises, associations ou coalitions d'intérêts qui s'approchent des élus nommés dans les commissions qui les concernent et leur proposent des collaborations rémunérées. La Commission des institutions politiques du Conseil national vient d'approuver cette proposition, qui va donc cheminer au long de la procédure parlementaire.

Il y a peut-être des abus. On cite volontiers la présence massive de mandataires des caisses-maladie dans la Commission de la sécurité sociale et de la santé publique et on lui impute le blocage des tentatives de réformer l'assurance-maladie. C'est oublier un peu vite que le peuple lui-même a refusé plusieurs changements d'importance: l'institution d'une caisse unique, les primes calculées en fonction du revenu, l'abandon du libre choix du médecin (espéré par les caisses!). Quoi qu'il en soit, il reste à prouver que la représentation des intérêts privés au sein

des commissions a des effets néfastes au bout du compte: il y a encore tant d'étapes du processus législatif, avec les débats des groupes politiques, les décisions d'un conseil, puis de l'autre, le référendum le cas échéant! On souhaite évidemment que les membres du législatif, d'ailleurs tenus de déclarer leurs intérêts, aient assez de civisme et de hauteur de vue pour considérer le bien commun au-delà des intérêts particuliers. Mais on doute qu'il convienne de sortir la grosse artillerie pour combattre un mal qui n'est nullement avéré.

Une première difficulté se présente du fait de notre système de milice. Les élus conservant une activité lucrative privée à côté de leur fonction politique, les cas d'incompatibilité pourraient être nombreux. Cela n'a pas échappé à M. Rieder, qui ajoute trois exceptions à la règle qu'il propose: on pourra toujours exercer son métier en lien avec la commission où l'on siège (l'avocat à la Commission des affaires juridiques par exemple), les mandats payés qui existaient déjà un an avant les élections ne seront pas interdits, et l'on tolérera aussi ceux qui rapportent moins de 5'000 francs par an.

**Il reste à prouver
que la représentation des intérêts
privés a des effets néfastes.**

La première de ces cautèles soulève bien des questions, et conduit même à des absurdités. Le directeur d'une entreprise pharmaceutique pourrait siéger à la Commission de sécurité sociale et de santé publique, mais pas un administrateur de cette même société! Un permanent de l'Union suisse des arts et métiers serait membre de la Commission de l'économie et des redevances, mais pas le président de cette organisation faïtière! Le président d'une chambre d'agriculture cantonale, s'il est rémunéré, serait proscrit, mais pas le directeur de l'Union suisse des paysans... C'est difficilement tenable.

Une autre difficulté réside dans la définition du «lien» entre les mandats privés et les domaines relevant des commissions thématiques. Ceux-ci sont assez largement conçus, si bien qu'un parlementaire pourrait se voir banni de plusieurs d'entre elles.

Le président de l'Union syndicale suisse (M. Mailard a pris cette fonction moins d'un an avant son entrée au Conseil national) représente les intérêts syndicaux en matière d'économie, de sécurité sociale, d'immigration; le voilà exclu de trois commissions au moins. L'administrateur d'une entreprise exportatrice de matériel médical n'aurait pas le droit de siéger dans les commissions de l'économie, de la santé publique, et peut-être des affaires juridiques (en charge de la concurrence déloyale) et de la politique extérieure (si l'accord institutionnel avec l'UE conditionne la reconnaissance européenne des certifications suisses). Le mandataire d'un commerce de produits pétroliers serait écarté des commissions de l'économie, de la sécurité (en charge de l'approvisionnement du pays en temps de crise), de l'environnement, aménagement du territoire et énergie, des transports et communications (trafic routier). Ainsi de suite. On aboutirait à une disqualification à large échelle de

parlementaires actifs dans la société civile, parfois pour des risques de partialité très ponctuels.

Cette chasse aux éventuelles compromissions aurait pour effet de priver les commissions thématiques de membres compétents dans leur domaine. Les connaissances techniques ne remplacent certes pas la qualité du jugement, mais tout de même! Le praticien de la prévoyance professionnelle peut apporter des lumières à ses collègues attelés à la réforme du «deuxième pilier»...

Cependant, aucune limitation ne semble prévue pour d'autres représentants d'intérêts: ceux qui, titulaires de mandats publics rémunérés dans les cantons et les communes, se battent pour augmenter les subventions aux régions de montagne, pour obtenir la réalisation d'un tronçon d'autoroute, pour maintenir une ligne de transport public déficitaire, ou pour renforcer la péréquation au profit de leur canton. En sa qualité de Valaisan, M. Rieder connaît cela...

Le parlement, en fait, est un tissu d'intérêts économiques, financiers, sociaux, culturels, locaux, cantonaux. Qu'un élu soit porteur de certains d'entre eux est parfaitement naturel et ne doit pas conduire à le discriminer. Il est aussi légitime, et souvent moins néfaste, de faire valoir des intérêts particuliers, dont le législateur ne saurait faire abstraction, que des théories à la mode ou des opinions idéologiques. Plutôt que de créer un système d'incompatibilités impraticable et parfois injuste, et à défaut de pouvoir compter sur la retenue des parlementaires eux-mêmes et sur l'intelligence de leurs groupes politiques dans le choix des commissaires, peut-être pourrait-on revoir la pratique en matière de récusation, lors de cas mettant manifestement et concrètement en cause l'indépendance de l'élu. Mais il ne serait pas sage, en prétendant protéger les institutions, d'en emberlificoter l'usage.

Jean-François Cavin

Globish

Un ami nous dit qu'aux devantures des magasins, les soldes sont de retour et que *sale* se voit moins. Parfois, nous nous rendons à pied de la gare de Lausanne à la rue du Valentin, alors, mi-janvier, nous vérifions. En effet, le mot *soldes* apparaît assez souvent, mais le *globish* (global english) est omniprésent.

A la gare même, c'est le délire. Quatre ou cinq affiches, rédigées entièrement en anglais, vantent l'EPFL (*digital skills for everyone*): *With the EPFL Extension School*, Léonard, *senior executive, avid reader, learned Machine Learning*, tandis qu'Anne-Sylvie, *lawyer, runner, learned R* (langage de programmation). Pour l'agence de voyage Edelweiss, vous *have been there* (en l'occurrence en Floride) et *done that*. Une entreprise nous demande si nous croyons vraiment être une *rockstar* du déménagement. Bouygues annonce: *we bring ideas to live*. La HES ARC Neuchâtel-Jura-Berne promet à Dylan Chapuis, bonnet sur la tête, qu'une fois pourvu d'un *bachelor of law*, il deviendra *legal consultant* dans un grand cabinet d'*audit* en 2025. Il y a quelques semaines une promesse de même acabit était faite à Laura Meyer, tatouée de partout. Dylan et Laura affirment chacun à son tour: *mon avenir, je le gère*. Une gestion performante ne s'opère qu'en anglais...

Et plus loin, évidemment, Coca Cola (*flip, enjoy, recycle*), *Swissquote* (ceux qui dans leur pub TV «challengent» à peu près tout).

Un bus nous prie une dernière fois: *Enjoy Youth Olympic Games* Lausanne 2020; bientôt, en mai, ce sera 2020 IIHF *Ice Hockey World Championship*. Plus loin encore, les classiques: *Starbuckscoffee*, *Easyfood Burgerking*, *Coop City*, *Swisscom*, *Salt*, *Sunrise*, *Manpower*, *Fooby* (*we love food*), *Mac Donald's*, la pharmacie *Sun Store*, la *Magic X Erotic Megastore*.

La FNAC nous annonce *Polymanga 2020* (*pop culture and videogames*, réserver avec *Fnac Mastercard*); *sale* chez *Blue-Tomato* (70% sur *Snowwear...*), *final sale* chez *Zebra*, *sale! sale! sale!* chez *Inter Discount* où les rayons se dénomment *Time*, *Accessories*, *Energy*, *Movies*, *Games*, *Software*, mais rien chez *L.A. Girl Switzerland*.

A l'intérieur des établissements de restauration rapide, *KFC* (*Kentucky Fried Chicken*) et *Five Guys*, tout est en anglais, dont les reproductions encadrées d'articles de journaux américains vantant les prouesses gastronomiques yankee.

En approchant de l'église du Valentin, après un *Take away* végétal, nous nous glissons dans un petit passage complètement tagué, avec un énorme *refugees welcome*. Nous passons devant la Cité du *Marketing* digital, accélérateur pour les talents du *web*, le magasin *Maternity wear*, et la boutique de mode africaine, la *N'Djiloise*. Ici on s'attend à du français coloré du Congo, mais non: *Africa-News* pour un *perfect gentleman*.

Puis, c'est le *Clos-de-Bulle* avec le *Fitness-Universal* (*personal coaching*), le bar 1664 *Backstage*; remontant la rue du Valentin, nous voici devant un espace de *Coworking*, puis une épicerie *Happy Shop*.

Nous sommes arrivés, nous pénétrons dans le *Wellness Sport Club*.

Vous ne comprenez pas tout? Pas de problème. Au *Clos-de-Bulle*, vous trouverez un *English Institute* et à la rue Mauborget un *Creative Language Center* où un panneau indique (en français...) qu'on y apprend l'*anglais* quatre fois plus vite!

Sauvés!

J. Perrin

Voyage surréaliste d'un Québécois dans une Romandie anglolâtre

La Suisse romande s'enlise de plus en plus dans une anglobalisation qui donne le frisson.

A peine débarqué à Genève en provenance de Montréal, mon pas recule de saisissement devant le décor américanisé qui vous cerne et vous toise de partout dans une zone aéroportuaire où, naguère encore, le français avait droit de cité et vous accueillait avec grâce et bienveillance.

Ma pérégrination me menant ensuite dans les rues de Genève et de Lausanne, deux grandes villes romandes, je suis pareillement saisi aux tripes par les effluves anglobalisants d'une farce dans laquelle semble patauger tout un petit monde dans une indifférence mortelle. Chemin faisant, je constate, toujours avec cette même stupeur, que la plus petite bourgade a désormais versé dans ce marigot anglobal et que le Pays romand semblerait devenu hostile à tout francophone étranger de passage.

Tenez, rien qu'à Sion, dans les montagnes valaisannes de ce canton qu'on dit pourtant si fier de sa langue, a fortiori de sa culture, c'est le même constat

implacable qui vous fout cul par terre, tout comme le parler du cru. Voilà qu'au détour du chemin je tombe sur son aéroport affublé en Sion Airport, vision surréaliste qui me donne la nausée et l'envie de rebrousser chemin. Néanmoins, j'irai à ce rendez-vous avec un ancien professeur d'université venu s'installer dans la région.

Dans mon Québec natal, j'avais appris que régnait en Helvétie cette fameuse paix des langues qui était connue à des lieues à la ronde et qui faisait sa fierté; que l'élite politique, qu'on dit jalouse de sa «cohésion nationale», ne permettrait jamais à un quelconque idiome prédateur de venir saper ainsi jusqu'à la moelle une langue aussi prestigieuse que le français – ou un autre de ses idiomes nationaux, d'ailleurs. Pauvre de moi, qui n'ai plus que les yeux pour pleurer!

[...]

Un Québécois choqué

Début d'un article paru le 10 février 2020 dans le blogue d'*Impératif français*, organisme culturel voué à la défense du français (imperatif-francais.org)

Un sabreur morgien

Jean-Jacques Langendorf vient de publier aux éditions *InFolio* une courte biographie du major-général Charles Emmanuel de Warnery, né à Morges le 13 mars 1720.

Son parcours est hors du commun. A quatorze ans seulement, Warnery se plonge dans le tumulte des campagnes d'Italie, l'un des actes de la guerre de succession de Pologne. Dans les rangs Sardes, le jeune Morgien assiste à la bataille de Parme et participe à celle de Guastalla. On y dénombre vingt mille morts, blessés et disparus pour chacun des deux camps.

Aux dires mêmes de Warnery, le service militaire étranger est la seule carrière enviable qu'un jeune Vaudois puisse mener à cette époque, «les Bernois les ayant exclus de toutes les charges un peu avantageuses». La carrière de Warnery est fulgurante. En bon mercenaire, sa loyauté va à qui le paie. La diversité de ses employeurs le démontrera.

De 1737 à 1739, il prend part, avec le grade de lieutenant, à la guerre austro-turque. Dans l'un de ses nombreux écrits, il prétendra y avoir commandé contre les Ottomans une galère sur le Danube! Entre sa vingt et unième et sa vingt-troisième année, engagé au service de la Russie, il combat la Suède avec des épauettes de capitaine. En 1742, le comte valaisan Maurice de Courten, général au service de Louis XV, lui conseille de prendre du service... en Prusse! Il s'engage ainsi dans l'armée du roi Frédéric II, fraîchement monté sur le trône. Le roi-guerrier vient d'attaquer Marie-Thérèse d'Autriche pour lui ravir la Silésie. En 1744, l'archiduchesse contre-attaque. Warnery est cette fois de la partie avec, sous ses ordres, une centaine de hussards prussiens. Un fait d'arme lui vaut d'être promu major et remarqué

par le souverain. La cavalerie combat alors de manière particulièrement violente. Selon les consignes même de Frédéric II, «elle ne fait pas de prisonniers; elle porte ses coups contre les visages».

En 1756 éclate la guerre de Sept Ans, guerre mondiale avant l'heure: la France, la Saxe, l'Autriche, le royaume de Grande-Bretagne, le Hanovre, la Suède et l'Espagne s'affrontent en Amérique, en Europe et aux Indes.

L'un des épisodes en est la prise de la forteresse de Stolpen, en Saxe, par les troupes du Morgien. Etoffant sa description de nombreuses références bibliographiques, Jean-Jacques Langendorf fait une nouvelle fois preuve de son érudition en historiographie militaire. Warnery est le premier rapporteur de son propre héroïsme lors de cet événement qui l'aurait vu, presque seul et armé de deux pistolets seulement, prendre la forteresse et abattre – en état de légitime défense – son gouverneur. D'autres chroniqueurs toutefois ne sont pas si enthousiastes à vanter ces mérites. Langendorf ne tranche pas, mais admet le caractère sarcastique, tendanciellement prétentieux de Warnery.

Fait prisonnier, le Vaudois ne terminera pas la guerre sur les champs de bataille. Langendorf en déduit, peut-être un peu vite, qu'il «ne fait aucun doute que si la carrière de Warnery ne s'était pas arrêtée au début de la guerre de Sept Ans son nom serait cité à l'égal des grands hussards-sabreurs de l'armée de Frédéric II».

A l'automne 1764, entre temps anobli par le roi de Prusse, il s'établit enfin à Varsovie, au service du roi de Pologne. Ironie du sort, Stanislas II Auguste Poniatowski est un ennemi juré de la Prusse. Warnery est envoyé comme

observateur pendant la guerre de succession de Bavière, qui marque, selon l'historien militaire, «la dégénérescence d'un art militaire d'Ancien Régime à bout de souffle, comme le vieillissement de [...] Frédéric II de Prusse».

Balançant entre son érudition bibliographique et son sens du récit, Jean-Jacques Langendorf parvient à placer le polémologue Warnery dans les controverses qui marquent la stratégie militaire de son temps. Rappelons que le XVIII^e siècle finissant va marquer un tournant. Frédéric II vient de porter à son paroxysme une science militaire rationaliste, pétrie d'esprit des

Lumières. On débat sans fin des mérites respectifs de l'ordre profond (formations militaires en colonnes pour favoriser le choc) et de l'ordre mince, ou ordre prussien, constitué de formations en ligne pour augmenter la puissance de feu. Avec Napoléon, que Warnery ne connaîtra pas, la force morale des armées révolutionnaires, issues de la masse populaire, est exaltée. L'opération militaire devient un tout et la rupture des lignes d'opérations est l'objectif premier des stratèges. La manœuvre gagne en importance. Elle relègue le feu et le choc au plan à la fois second et ultime de la bataille à proprement parler.



Ils ne rêvent que plaies et boss

Il y a un peu plus d'une vingtaine d'années, de vieux ronchons déplorait la détérioration de la langue et de l'orthographe dans la presse de Suisse romande. Les jeunes ronchons faisaient alors remarquer que ce constat était excessivement sévère et que, si les idées véhiculées dans les journaux de l'époque étaient déjà souvent fausses, le français, lui, restait encore assez soigné.

LE COIN DU RONCHON

Entre-temps, les vieux correcteurs et titreaux sont partis à la retraite et ont cédé la place à une nouvelle génération qu'on devine issue des réformes scolaires, bardée de savoir-être au détriment du savoir-écrire, et dont le vocabulaire est plus inspiré par les jeux télévisés que par la culture classique. L'honnêteté commande de préciser que ce phénomène touche la presse dite gratuite, celle que nous payons par la publicité, bien davantage que les journaux en abonnement. Mais sans doute n'est-ce qu'une étape intermédiaire dans la grande marche vers l'Égalité.

Ce qui nous frappe depuis quelques mois, ce ne sont pas seulement les fautes d'orthographe qui commencent à perler dans les articles de *20 Minutes*, mais aussi et surtout la désinvolture du langage utilisé. Un exemple parmi d'autres: l'utilisation récurrente du terme anglais *boss* dans les titres et les chapeaux. A

En 1832, avec *De la guerre*, nouant la gerbe des expériences napoléoniennes, Clausewitz théoriserait ses fameuses frictions. Le romantisme allemand pointe le bout de son nez. A défaut d'irrationalité, l'incertitude fait désormais partie intégrante du jeu tactique ou stratégique.

Warnery, nous dit Langendorf entre les lignes, est à cheval entre Frédéric II et Clausewitz. Il théorise déjà les frictions et admet que les principes militaires, aussi corrects soient-ils, dépendent des principes de l'adversaire, généralement tout aussi valables. Il va même jusqu'à évoquer la confusion du champ de bataille, à laquelle il faut opposer volonté, originalité et initiative, dont chaque camp ne manquera pourtant pas de faire preuve, souvent de manière imprévisible. Mais en même temps Warnery refuse leur valeur aux armées de milice, formées de citoyens. Pour lui la guerre est un métier. Il est en cela parfaitement de son siècle.

Finalement, il compte assez peu que Warnery, avec ou sans la complicité de Langendorf, ait exagéré son héroïsme à Stolpen. Nous devons à Jean-Jacques Langendorf de nous avoir livré un récit historiquement charpenté qui, grâce à la malice de son auteur, devient une aventure militaire à ne pas conter que dans les tavernes de Basse-Autriche.

Félicien Monnier

Jean-Jacques Langendorf, *Warnery, Un hussard vaudois*, Presto-Infolio, Gollion 2019.

Occident express 51

La toponymie pourrait faire l'objet de guides de voyage autrement plus efficaces que les cours d'histoire abrégés qui sont l'ordinaire de ces publications. Avec son échiquier d'avenues et de rues numérotées comme un fichier Excel, New York affirme sa jeunesse, sa rationalité et son pragmatisme. Les boulevards de Paris sont un long soupir de nostalgie napoléonienne, tandis que quelques rues étroites murmurent, avec une honte toute républicaine, une inextinguible vénération monarchique. En Serbie, la toponymie évolue aussi vite que la politique, c'est-à-dire environ tous les vingt ou trente ans. Au-delà de cette date, on prend tout et on recommence. Rien de surprenant pour un peuple qui, depuis les Turcs, hait le pouvoir central, quel qu'il soit. En Croatie voisine, la toponymie est un gigantesque monument qui traverse chaque petit village dans une longue litanie mémorielle. A Stari Grad, sur la petite île dalmate de Hvar (2'000 habitants), on retrouve les noms de rues présents dans absolument toutes les municipalités. La rue principale est toujours la rue de Vukovar – ville de Slavonie orientale devenue symbole de la lutte contre l'armée yougoslave (ici on dit l'armée serbe) lorsqu'elle tomba au terme de combats épouvantables en novembre 1991. Le quai principal est évidemment dédié à Franjo Tudjman, né-mésis de Slobodan Milosevic, et premier

chef d'Etat de cette Croatie moderne. La place principale est dédiée à Stjepan Radic, député croate assassiné par un serbe nationaliste en 1928 en plein parlement à Belgrade, geste fou qui déclencha la dictature du roi Alexandre, lui-même assassiné en 1934 à Marseille. La rive qui longe les maisons de pêcheurs est celle des Défenseurs croates, en l'honneur des soldats qui combattirent entre 1991 et 1995 pour l'indépendance du pays. En d'autres termes, la toponymie croate est un monument de haine anti-serbe. Cette haine est le ferment principal de ce jeune état pour justifier son existence, ses frontières et sa spécificité culturelle. Récemment interrogée, la présidente de Croatie Kolinda Grabar-Kitarovic a affirmé avec aplomb que les langues croate et serbe «n'ont absolument rien en commun». Ce que les Serbes ont pu comprendre sans l'aide d'aucune traduction. Il faudra encore bien des années, non seulement pour que ces ressentiments, que l'histoire récente justifie partiellement, retrouvent des proportions acceptables, pour que l'UE signifie à Zagreb que toute réconciliation régionale sera impossible dans ces conditions, et surtout pour qu'émerge une nouvelle génération de jeunes Croates, plus soucieux de leur avenir que d'un passé si amer.

David Laufer